érudit
www.erudit.org

Compte rendu

« Nouvelles d'ici et d'ailleurs : mode d'emploi inclus »

Ouvrage recensé :

Robert Lalonde, *Espèces en voie de disparition*, Montréal, Boréal, 2007,197 pages

par Daniel Laforest

XYZ. La revue de la nouvelle, n° 94, 2008, p. 91-93.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

http://id.erudit.org/iderudit/2973ac

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. *Érudit* offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Document téléchargé le 16 November 2015 05:41

Mode d'emploi inclus

Robert Lalonde, *Espèces en voie de disparition*, Montréal, Boréal, 2007, 197 pages.

Robert Lalonde écrit entre chien et loup. En effet, l'expression est récurrente dans son plus récent recueil. C'est une atmosphère qui semble convenir à son inclination de créateur. Nous voilà donc bien partis. Munis de cette métaphore, on peut mieux pénétrer dans *Espèces en voie de disparition*. Lalonde a une sensibilité en clair-obscur. Il a l'écriture farouche et tendre à la fois. Il connaît les brumes claires et les matins d'hiver de la chanson, mais aussi l'âpreté, la profondeur comme le danger des frondaisons sombres. On hume avec lui l'air boisé, « la sève de saule et le caillou froid » ; on entrevoit « un grand pays d'hommes opiniâtres, de puissantes machines, d'arbres éternels et de mouches à chevreuil ». Puis on a le cœur qui tressaute. Il y a des drames dans ces tableaux surhumains. « Je voulais faire durer le désir et je l'appelais amour. Peut-être avait-il un autre nom ? Lequel ? Je cherche encore. Passion, folie, délivrance, perdition ? Je luttais déjà bec et ongles. Cet amour-là serait ma guerre, ma conquête, mon royaume repris aux barbares. » Oui, Lalonde écrit entre chien et loup. Là où une lumière sensuelle fait se dissiper un peu l'ombre lourde jetée par les choses sauvages de ce monde. Tout cela est bien beau, enfin j'imagine. Mais on le pressent, c'est fâcheux, ça ne fonctionne pas trop. Non par manque d'honnêteté, ni de talent. *Espèces en voie de disparition* offre des nouvelles variées, dont les sujets saisissent. Il y a le chien éploré d'un noyé, un sidéen expirant le visage offert au vent du nord avec les yeux fixés sur un troupeau d'oies blanches, le tragique destin mexicain d'un hippie paranoïaque, l'amour homosexuel chez des bûcherons. Il y a des pleurs et des grincements de dents, beaucoup de tendresse aussi. L'écriture de Lalonde dit ces choses avec une ferveur réelle. Parfois, elle touche à une sorte de vérité littéraire,

c'est-à-dire à ce qui n'appelle rien d'autre que son énonciation. Alors où est le problème ? Sur quoi bute-t-on ? C'est que cette vérité est trop souvent plombée par des passages à la vocation trouble, et qui s'accumulent. Un homme accompagne son ami au cours de sa dernière nuit d'agonisant. Lalonde écrit, en indirect libre : « On ne peut pas savoir de quoi est fait le noyau de l'autre, de quelle mystérieuse façon il arrive à tirer remède du poison que, comme chacun, il a bu. » Plus loin, un autre narrateur s'entiche d'une femme qu'il a secourue dans un accident de voiture. Penché sur la carcasse renversée, il la découvre et pense, en discours direct cette fois : « Vous avez la vie sauve, l'air, le vent, la rivière verte, le ciel bleu, le temps et même l'espoir de sortir du temps ! Vous êtes vivante ! » Pour clore cet épisode, l'auteur y va d'un : « Tous ceux qui aiment ou qui sont aimés savent bien qu'ils peuvent disparaître trop tôt. » Ces passages sont beaux. Ces passages sont justes. Ces passages sont inutiles. Lalonde *explique* l'émotion. Le livre en souffre beaucoup. La nature sauvage, magistralement disposée (Lalonde excelle à l'évoquer), déborde de ces précisions édifiantes, de ces mises au point qui chassent le doute, poussent l'ambiguïté dans les marges, et le silence hors du texte. Derrière chaque arbre, on trouve un approfondissement, presque une morale. L'espace est bientôt comblé, qui autrement étendrait son imprécision et son mystère entre le jour et la nuit. Mais sans le vouloir, Lalonde nous procure une bonne raison de nous interroger. Jusqu'à quel point la nouvelle, qui a l'histoire courte, supporte-t-elle des ponctions d'intériorité subjective, et plus précisément des injections de *lyrisme* ? Car c'est bien de cela qu'il s'agit, quand grincent les textes de Lalonde. « Notre drôle de tendresse n'a pas plus de raison d'être que la mousse sur ce galet, que le noir de cette nuit, que le bleu clair sur l'aile de la sarcelle. » À quel degré les personnages d'une nouvelle peuvent-ils filtrer les choses dans leur langue affectée sans que l'orfèvrerie de rares traits descriptifs qui dessine leur monde les accompagne et s'irréalise, perde de sa crédibilité ? Bien sûr, une nouvelle peut être narrée de l'intérieur, à travers un seul point de vue. C'est le cas de la majorité. Mais ce point de vue a besoin de son ambiguïté. Il a besoin d'une distance invisible mais palpable, avec

laquelle nous pouvons soupçonner que tout ne nous est pas livré, qu'il en reste à dire et à penser, enfin que ce regard qu'on nous livre n'est pas plus acéré qu'un autre, et qu'à tout prendre il l'est peut-être moins, désirs, passions ou détresse obligeant. Comment adhérer à une nouvelle dont le narrateur, rencontrant un hippie, affirme voir en lui « un de ces anges errants qui [cache] son cœur sous sa chemise », avec le « masque d'un dieu » ? On pardonne à peine cette mythologie niaise à Kerouac, mais on le fait parce qu'il l'a inventée, et qu'il s'est donné le temps long du roman pour au moins refuser la complaisance à ses narrateurs. Devant la nouvelle, on dira que le peu est beaucoup, même si c'est là un lieu commun. Les choses ont plus d'effet sur nous si on les laisse parler d'elles-mêmes, en répétant leur nom, en réécrivant et redisant ces mots et sonorités qui leur ont été donnés avant notre venue. Le recueil de Lalonde n'est pas mauvais au sens où il serait mal écrit. Le problème est qu'il ne laisse aucune place au mystère. Ses lecteurs, béats, se sentent superflus. Il leur montre l'envers et l'endroit sans leur donner le loisir d'en douter. Dès lors, on n'a plus qu'à ranger le livre, et à passer à autre chose.

Daniel Laforest